Zeitschrift: Revue de Théologie et de Philosophie

Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie

Band: 19 (1931)

Heft: 79

Artikel: Études sur la théologie contemporaine : le caractère absolu du christianisme

Autor: Grin, Edmond

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-380199

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

ÉTUDES SUR LA THÉOLOGIE CONTEMPORAINE

LE CARACTÈRE ABSOLU DU CHRISTIANISME

Walther SCHELLER. *Die Absolutheit des Christentums. Ihr Sinn und ihre Berechtigung.* 1 vol. in-8°, de IX et 221 p. Göttingen. Vandenhoeck und Ruprecht. 1929.

Il y a un peu plus de dix ans, lors de notre examen de licence, nous avions été appelé à rédiger une composition de théologie systématique sur ce sujet redoutable : comment prouveriez-vous la supériorité du christianisme sur les autres religions ? Il nous souvient très nettement qu'en composant ce travail, avec une témérité que la jeunesse excuse à peine, nous nous disions : quel dommage que le sujet ne soit pas plus vaste encore ! Que ne nous a-t-on demandé de prouver le caractère absolu de la religion chrétienne !

Aujourd'hui, et après lecture du livre de M. Scheller notamment, nous ne pouvons que rendre justice à la sagesse de nos maîtres et de nos examinateurs. Il est des sujets trop vastes et trop délicats pour qu'on permette à quiconque — fût-ce à un candidat à la licence en théologie ! — de les traiter en huit ou dix pages. Mais ce souvenir personnel explique deux choses — et voilà pourquoi nous avons pris la liberté de le rappeler ici : l'intérêt avec lequel nous avons lu l'ouvrage de M. Scheller ; mais aussi la crainte que nous éprouvons à devoir exposer, en une courte étude, un sujet riche entre tous.

Si la langue de notre auteur ne nous a pas toujours paru très simple, le plan de son volume, par contre, est fort clair.

M. Scheller commence par définir ses termes. Le mot absolu a deux

sens, dit-il. On désigne par là ou bien un élément qui dépasse l'expérience, ou bien un élément libre de toute limitation. En disant que le christianisme est absolu, on veut donc à la fois affirmer qu'il renferme des valeurs transcendantes, et qu'il vaut pour tous les temps. Il nous faut par conséquent envisager le problème sous deux faces : le christianisme est-il *une* religion absolue, donc d'origine supra-terrestre ? le christianisme est-il *la* religion absolue, donc celle qui ne sera jamais dépassée ?

A. Le christianisme, religion d'origine supra-terrestre.

On a plus d'une fois tenté d'appréhender l'objet religieux par la seule connaissance sensible ou par la seule connaissance rationnelle. Ce sont là deux modes de connaître fort différents l'un de l'autre, sans doute. Ils ont un point commun pourtant : leur inadéquation au but poursuivi. En effet, l'idée de Dieu, que nous fournit la pensée, ce n'est pas encore le Dieu réalité. Quant à l'expérience sensible à elle seule, elle ne nous conduit pas au delà d'un empirisme religieux à jamais incapable de rendre compte du caractère spécifique de l'expérience spirituelle. Force nous est donc d'affirmer l'existence d'une connaissance particulière — la connaissance religieuse —, connaissance interne, indépendante du temps, de l'espace, de la matière et des concepts.

Insatisfaits du point de vue de M. Rudolf Otto, et de son prétendu a priori religieux; insatisfaits du point de vue de Wundt, qui ne peut nous dépeindre que la genèse de la religion collective, nous tâcherons d'atteindre la source même de la religion en nous adressant à la psychologie individuelle, celle des grandes personnalités. C'est dire que l'histoire et la psychologie doivent marcher de pair, afin de se compléter.

Essayons de découvrir l'essence de la religion chrétienne. Il nous faut, pour cela, examiner tout le christianisme, des origines jusqu'à nos jours. Mais il faut, surtout, posséder une sorte de divination intérieure. Car autre est l'intelligence, qui se contente d'une connaissance toute formelle ; autre est l'esprit, qui seul saisit ce qui est vivant.

Dans les évangiles synoptiques, le caractère absolu, transcendant du christianisme éclate nettement sur trois points : l'origine supra-terrestre de Jésus ; le but d'éternité qu'il assigne à la vie humaine ; la force qu'il donne au croyant pour triompher du mal et pour s'at-

tacher au bien, seul éternel. L'évangile de Jean, avec son monothéisme panthéiste et dynamique, ne contredit pas les synoptiques. Une idée le domine, d'un bout à l'autre : l'origine divine du Christ, incarnation de l'absolu. Quant à Paul, affranchi de la lettre mais esclave de l'Esprit, il est bien dans la ligne de Jean et du Christ. Il reconnaît le rôle du Sauveur, complétant ainsi de façon heureuse la religion chrétienne naissante.

Quittons le terrain biblique. Le devenir historique du christianisme nous présente non seulement des tendances inférieures à la hauteur religieuse du Christ, mais même des tendances nettement contraires à la religion dans ce qu'elle a de plus pur.

Dans le catholicisme, religion d'autorité, l'élément statique tient une place énorme. Avec beaucoup de sagesse, le catholicisme a su mettre en valeur ce facteur de l'autorité religieuse extérieure. C'est là une richesse, car cette autorité fait contrepoids à l'esprit de subjectivisme, d'arbitraire incompatible avec l'esprit du christianisme, surtout du christianisme primitif. Cet élément statique serait donc des plus légitimes... s'il restait dans son rôle de serviteur de la religion. Mais les faits obligent à reconnaître que le catholicisme, rigoureux à l'égard des manquements envers l'autorité extérieure, est très tolérant à l'égard des manquements de l'ordre moral et religieux. Le catholicisme donne dès lors l'impression d'être une préparation religieuse plus encore qu'une religion proprement dite. C'est un recul par rapport à la hauteur religieuse que représente le Christ.

Ce n'est pas à dire, pourtant, que l'idée de l'Eglise visible, et celle d'une communauté invisible, s'excluent nécessairement. La première est bien plutôt la base indispensable sur laquelle doit s'édifier la seconde. Mais le protestantisme, qui donne à l'Eglise visible une tout autre place que la religion romaine, offre bien davantage la possibilité d'une histoire, au sens de la réalisation invisible de l'idée chrétienne. En effet, la véritable histoire du christianisme, ce n'est pas la succession des événements concernant l'Eglise ; mais, comme le disait Luther, l'histoire de la pénétration réciproque, et toujours plus profonde, de deux éléments en apparence opposés : l'Ecriture et son autorité sainte — et le cœur de l'homme. Sans cesse façonné par l'Ecriture, le cœur humain la comprend toujours mieux.

Cette histoire, interne, n'est visible que pour l'intelligence religieuse. C'est pourtant la seule vraie, celle qui juge et conditionne

l'autre. Et c'est seulement en nous plaçant à ce point de vue que nous pouvons déclarer : le christianisme est demeuré fidèle, tout au cours des âges, à son inspiration primitive. Dans aucune période l'éclat du Christ n'a été surpassé. Sa personne est toujours demeurée la norme suprême de la valeur religieuse.

Au terme de cette rapide investigation, il nous est donc loisible de conclure : la religion chrétienne est une religion absolue, qui vient de plus haut que la terre. Mais est-elle aussi *la* religion ?

B. Le christianisme est-il la religion absolue ?

S'il est absolu, au second sens de ce terme, le christianisme doit l'être à un double titre : il doit être supérieur, religieusement, à toutes les religions existantes. En outre, il doit être à jamais insurpassable.

Cette certitude a fait, de tout temps, la force du christianisme. Mais peut-on la prouver ?

Une chose est certaine. La religion de Jésus ne sera pas à nos yeux la religion parfaite simplement parce que chrétienne. Pour mériter ce qualificatif : parfait, il faudra qu'elle reflète parfaitement l'idée religieuse, conçue dans toute sa pureté. C'est dire que nous prenons nettement position contre le point de vue énoncé par Harnack : celui qui connaît à fond une religion les connaît toutes. L'examen du seul christianisme ne permet pas de porter un jugement sur *la* religion.

Si l'on veut être juste, il faut examiner l'ensemble des religions, et reconnaître que ce n'est pas seulement une forme religieuse historique, mais plusieurs qui sont l'expression du surnaturel. Alors toutes les religions sont jugées selon la même norme.

Quelle sera cette norme ? Si nous voulons rester fidèles à la vérité, nous nous garderons d'emboîter le pas derrière Trœltsch. En effet, il ne faut pas confondre norme et idée préconçue. Reconnaître pour authentiquement religieuse telle religion, simplement parce qu'elle s'accorde avec telle expression particulière du sentiment religieux, c'est tomber dans le dogmatisme, et se mettre dans l'incapacité de porter un jugement quelque peu objectif.

Que faire alors ? On ne peut pourtant pas juger sans norme. Une seule issue s'offre à nous : adopter un point de vue très large : reconnaître comme authentique et vraie toute forme religieuse parti-

culière qui fait vibrer en nous la corde proprement religieuse. On possède alors un critère vivant, progressif, fondé sur le contact personnel avec l'objet religieux. Ainsi seulement on est en mesure de rendre justice à toute religion historique. Chaque forme religieuse devient un aspect particulier de la révélation divine. L'individuel peut être expression de l'absolu, sans jamais, pourtant, s'identifier avec lui.

C'est de ce point de vue que notre auteur envisage maintenant les religions universalistes. Il n'aborde pas cet examen sans avoir signalé l'effort psychologique et spirituel que demande la pénétration d'une religion qui n'est pas la nôtre.

L'islamisme nous est d'un abord facile, du fait de sa parenté avec le christianisme. Mais gardons-nous de lui dénier toute originalité, à cause de cette parenté. Au lieu de le juger sur l'extérieur, comme on le fait trop souvent, tâchons de dégager les traits par lesquels il reflète l'absolu. A en croire Horten, et son livre : *Die religiœse Gedankenwelt der gebildeten Muslime im heutigen Islam*, le mahométisme authentique cherche à dépasser le fatalisme. Il enseigne la valeur de l'activité libre de l'homme. Il possède le sens profond de la prédestination. Dieu est aussi pour lui un Père.

Mais, sur d'autres points, l'infériorité de la religion mahométane est manifeste : sa notion du péché est nettement intellectualiste. La repentance est pour elle la décision de ne plus recommencer à mal faire, et non pas une transformation radicale. Enfin, elle ne possède rien qui soit comparable aux paraboles du pharisien et du péager, ou de l'enfant prodigue. Et Mahomet n'atteint pas à la hauteur spirituelle du Christ.

Le judaïsme nous fait gravir un échelon dans l'échelle des valeurs religieuses. On est très injuste en faisant de lui toujours et uniquement la religion de la lettre. C'est vrai d'un certain judaïsme. Mais alors aussi d'un certain christianisme ! Quoi de plus profond que le sentiment du péché, le besoin de rédemption et la confiance religieuse qui s'expriment dans les Psaumes et dans les livres prophétiques ! Non : les vrais points faibles du judaïsme, par rapport à la religion du Christ, sont plutôt ceux-ci : une conception grossière du miracle ; une importance exagérée accordée au bien-être terrestre, considéré comme récompense de la piété ; une tendance trop accentuée au moralisme.

Le confucianisme est certes assez loin de nous. Pourtant, on doit

reconnaître en son fondateur une grande personnalité religieuse. L'idée centrale de cette religion, c'est la nécessité de la culture intérieure : l'homme supérieur, pour Confucius, triomphe et de la tristesse et de l'angoisse.

On le voit, confucianisme et christianisme sont un peu en face l'un de l'autre comme idéalisme et christianisme : pour Confucius, c'est l'effort de l'homme qui amène l'homme au Bien, à la perfection. Cet optimisme, qui méconnaît en l'homme la volonté du mal, fait la faiblesse du confucianisme. Le repentir, le besoin de salut et de transformation intérieure en sont absents, tout comme leur racine : le sentiment du péché.

Le taoïsme va beaucoup plus profond que le confucianisme dans sa notion du mal. Il atteint une grande hauteur religieuse : par delà le Bien et le Mal, il y a quelque chose : l'ingénuité, l'innocence du petit enfant. Mais le tort du taoïsme est de faire de cette valeur, négative en somme, une valeur morale.

Le bouddhisme repose sur une base très contestable : pour lui, le monde est souffrance, et marche au néant. Mais rien ne nous oblige à donner à ce concept de la souffrance un caractère absolu. Et pourquoi le procès universel ne serait-il pas la marche vers la vie ?

Nous aurions tort pourtant de rejeter sans autres le bouddhisme. Il est bien plus qu'un intellectualisme ou qu'un utilitarisme. Il possède une vue intérieure très profonde. Pourtant, on doit le reconnaître, il lui manque des éléments essentiels pour être une religion : le sentiment de l'obligation en face d'une volonté supérieure ; la conscience de la destination morale de l'homme ; le besoin positif d'une rédemption. Bouddhisme, christianisme, non pas avant tout deux religions ; plutôt deux façons d'envisager la vie, entre lesquelles la foi n'hésite pas.

Parvenu au terme de son enquête, M. Scheller croit pouvoir formuler quelques conclusions :

Et d'abord, il est évident qu'on ne saurait plus parler de critères objectifs, au sens propre du mot, qui permettraient de fonder de façon définitive le caractère absolu du christianisme. Les prétendues preuves de ce caractère absolu ne prouvent rien. On peut démontrer la présence en l'homme du sentiment d'une valeur absolue. Cette valeur elle-même échappe à toute investigation scientifique.

Non, si, dans ce domaine très particulier de la religion, nous voulons faire un travail sérieux, porter un jugement solide, il nous faut

nous fonder sur des indices internes de justesse. Indices non point purement subjectifs, mais perceptibles par quiconque se place au point de vue éthico-religieux. C'est dans ce sens-là seulement qu'on a le droit de parler de la réalité et de la nécessité du surnaturel.

M. Emile Brunner prétend disqualifier tous les jugements religieux, parce que subjectifs et fondés sur l'expérience intime. C'est un tort. Comment découvrir l'essence de la religion sans partir de l'expérience religieuse ? Les idées religieuses seraient purement rationnelles si elles n'avaient pas pour base l'expérience intime du croyant. Il ne faut donc pas bannir l'expérience individuelle, qui demeurera toujours partie intégrante de la religion. Il faut seulement distinguer entre l'expérience authentique, et celle qui ne l'est pas. Mais c'est justement sur le terrain de l'expérience que la religion atteint l'objectivité. C'est-à-dire, si nous comprenons bien la pensée de M. Scheller, non point du tout une valeur générale et nécessaire, mais bien le contact avec son véritable objet : un Dieu personnel et vivant.

L'essence du christianisme, c'est la possibilité donnée à l'homme de remporter la victoire sur le mal, c'est-à-dire sur la résistance opposée à l'action du Dieu-Esprit qui veut conquérir, spiritualiser le monde. Le christianisme apporte à l'homme la rédemption. Il vise à combler le fossé qui sépare l'homme de Dieu. Il est donc une religion absolue. Mais nous pouvons aller plus loin : alors même que nous avons reconnu en Jésus, en Mahomet, en Bouddha des expressions de l'absolu, nous devons donner la palme à la religion du Christ. Car la plus haute idée éthico-religieuse que se soit faite l'humanité est celle d'un rapport de responsabilité entre l'individu et la volonté morale d'un être supra-terrestre, qui nous enveloppe de son amour. Or le christianisme, qui surmonte heureusement l'opposition entre religion et morale, institue précisément un pareil rapport.

On ne nous en voudra pas d'avoir présenté si longuement ce livre. Ce n'est pas un « gros livre ». Nous croyons cependant qu'il mérite mieux qu'une mention très brève. En effet, il est riche de substance, et propre à éclaircir un problème qui intéresse à la fois la dogmatique et l'histoire des religions.

Trois traits nous ont particulièrement frappé, dans l'effort consciencieux de M. Scheller. Le point de vue général auquel il s'est placé,

d'abord. Il s'efforce de faire abstraction de tout parti pris religieux, ce qui n'est pas facile, et de se laisser guider par le pur intérêt scientifique, théologique. Son livre fournit peut-être la base d'une solide apologétique. Il n'est pas une apologétique. C'est son plus grand mérite.

Le caractère désintéressé de la recherche, si l'on peut ainsi dire, se marque d'une autre façon encore. Pour être aussi équitable que possible à l'égard de chacune des religions qu'il examine, M. Scheller les considère à leur point culminant, nous voulons dire : à leur degré le plus pur. Ce fait aussi est digne de remarque. Trop souvent l'histoire comparée des religions s'est contentée de jugements sommaires, parce que superficiels. On prend telle religion à son degré moyen, et on la compare... au christianisme le plus spiritualisé ! M. Scheller dénonce l'injustice flagrante de ce procédé, quand il parle, par exemple, du judaïsme. Plus d'un christianisme, dit-il, est religion de la lettre ! Cela est vrai.

Cette volonté si nettement marquée d'être juste à l'égard de chacun a permis à notre auteur de pénétrer profondément telle foi qui nous est étrangère et de distinguer les trésors spirituels qu'elle cache souvent sous une gangue bien épaisse. Cela est particulièrement frappant pour l'islam. A en croire beaucoup de théologiens, la religion de Mahomet n'est que fatalisme. Ce mot prononcé, on a tout dit à son sujet ; on l'a jugée. A la suite de Horten, M. Scheller montre combien pareil jugement est arbitraire. A lire ces pages, on éprouve une réelle sympathie pour la religion du Coran.

Le troisième trait que nous avons noté, c'est le caractère positif de l'effort que M. Scheller a tenté. Le danger que présente une entreprise comme la sienne, c'est d'en demeurer uniquement à la critique. Il est facile de pousser la pensée logique jusqu'à sa limite extrême, jusqu'à ses dernières possibilités, puis de conclure : il y a des données dont cette pensée ne rend pas compte ; donc les jugements de l'ordre religieux se justifient pleinement. Mais cette façon, toute négative, de fonder la religion ne suffit pas à M. Scheller. Et, à notre sens, il a grand raison. Ce travail critique ne saurait être qu'un travail de déblaiement. Un effort constructeur doit s'y ajouter. Non pas entreprise toute subjective, mais bien effort positif accompli dans le domaine intelligible. Effort dont les résultats prouveront que la raison logique n'est pas toute la raison.

Mais ceci dit, nous tenons à faire une réserve. Elle est d'impor-

tance, parce qu'elle touche au point essentiel de l'étude de M. Scheller : l'établissement de sa norme de jugement.

Nous nous demandons dans quelle mesure une tentative comme celle à laquelle nous venons d'assister peut avoir une valeur scientifique, au sens le plus large du terme. Nous ne sommes plus arrêté aujourd'hui par cette objection qui, un temps, nous paraissait si forte : puisqu'il faut pratiquer une religion pour la comprendre vraiment, comment un chrétien pourrait-il prétendre juger la religion de Confucius ou du Bouddha ? Nous croyons que seul un esprit religieux peut connaître des choses religieuses. Mais le plus peut pénétrer et juger le moins... Seulement nous voyons surgir une objection plus grave : une tentative comme celle de notre auteur porte en soi un germe de dogmatisme : en effet, ou bien on établit une norme d'avance, et, d'après cette norme, on fixe la hauteur spirituelle de chaque religion. Mais quelle est la valeur objective de pareille estimation ? — Ou bien on fait comme M. Scheller. On ne donne pas d'avance de définition de la religion. On étudie chaque forme religieuse à part : Confucius, Bouddha, le Christ, et, de cette étude même, on tâche de faire jaillir une norme d'appréciation, norme progressive, pour parler la langue de notre auteur. Mais, sans compter le fait qu'un jugement émis dans ces conditions aura toujours quelque chose d'incertain et de vague, n'est-on pas dupe, ce faisant, de son propre effort ? Car, qu'on le veuille ou non, on porte en soi un certain critère. Et c'est au nom de ce critère qu'on juge, inconsciemment, les religions historiques. On retombe ainsi, dans une large mesure du moins, dans le dogmatisme qu'on voulait éviter. Peut-être est-il impossible de faire autrement, et y a-t-il là un cercle inévitable. Mais notre auteur ne paraît pas en avoir eu toujours assez nettement conscience.

Edmond GRIN.

LAUSANNE — IMPRIMERIE COOPÉRATIVE LA CONCORDE